



HAL
open science

Marges savantes

Volny Fages

► **To cite this version:**

| Volny Fages. Marges savantes. Abécédaire des mondes lettrés [en ligne], 2018. hal-03178993

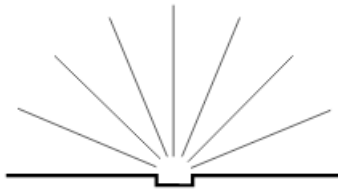
HAL Id: hal-03178993

<https://hal.science/hal-03178993>

Submitted on 6 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Abécédaire des mondes lettrés

MARGES SAVANTES

par Volny Fages

09 octobre 2018

Les marges savantes sont un sujet délicat.

Par leur qualification même, par les problématisations qu'elles suscitent, les marges savantes – à savoir, l'étude des rapports qui existent, et ont existé, entre la production et le partage de savoirs et la marginalité – charrient souvent avec elles de multiples enjeux normatifs. Tout d'abord parce qu'elles sont bien souvent censées éclairer notre normalité scientifique, nous révéler qui nous sommes lorsque nous ne sommes pas à la marge du savoir. Puis parce que l'image bachelardienne d'un progrès des sciences par le dépassement d'obstacles épistémologiques demeure toujours latente dans nos représentations de la production de connaissances. Les marges savantes permettraient ainsi une histoire et une sociologie de l'erreur dont l'heuristique informerait constructivement le présent. Dans cette perspective, les marges savantes, les écarts à la norme dans la production de connaissances, peuvent difficilement être envisagées autrement que comme des déviations, dont il s'agirait avant tout d'éviter de reproduire ou de perpétuer les pratiques.

A l'opposé de cette approche ouvertement normative des marges savantes, il est possible d'envisager celles-ci, toujours sous l'angle de la déviance, mais avec beaucoup plus de sympathie. Parce qu'elles participent au changement social (voire même le provoquent), les marges sociales, économiques, politiques, attirent depuis longtemps les sciences sociales. De la même façon, cette attraction romantique vers l'altérité, envisagée comme une forme de contestation voire de subversion, a également conduit à de nombreux travaux sur les marges savantes. Mais cet attrait rédempteur de la marge peut également s'avérer périlleux. A l'opposé des visions normatives des marges savantes vues comme des déviations irrationnelles à corriger, le chercheur complaisant risque quant à lui de se perdre dans des formes d'indulgence acritique. Se perdre dans la satisfaction rassurante, mais probablement illusoire, de l'intellectuel convaincu de participer, depuis l'extérieur, par sa pensée, à plus de justice sociale, à plus de justice épistémique.

S'intéresser aux marges savantes, c'est être pris entre ces deux pôles. Entre un jugement normatif s'efforçant de sauver la spécificité surplombante du discours scientifique, et une sympathie acritique menaçant, par ricochet, de dissoudre l'ambition scientifique du discours sur la marge savante. Le chercheur insatisfait est donc forcé de chercher d'autres voies.

Voir/penser « depuis » les marges, tout le monde en convient depuis un moment maintenant, c'est faire un pas de côté salutaire, apportant de nouveaux éclairages sur le monde, un pas de côté indissociable de la démarche critique elle-même^[1], un outil puissant permettant de démanteler les évidences, les allant de soi (*taken for granted*), chers à Alfred Schütz, des discours centraux/dominants. Mais que signifie ce « depuis » la marge, lorsqu'il s'agit de marges savantes, de marges épistémiques ? Comment dépasser l'altérité fondamentale – et fondatrice – entre les marges épistémiques et le savant censé les penser ? Peut-on véritablement penser « depuis » les marges épistémiques tout en cherchant à conserver sa crédibilité scientifique ? N'est-on pas condamnés à penser « avec » la marge, à ses « côtés » ? Et, dans ce cas, comment conserver la distance critique censée conférer la scientificité à notre propre discours savant ?

Ce sont des questions familières à l'anthropologue, et celui-ci les résout généralement sans trop de difficulté par un relativisme – méthodologique et culturel – posant peu problème lorsqu'il superpose altérité et éloignement (géographique, culturel, temporel)^[2]. Mais ces questions résistent plus fondamentalement lorsque l'altérité se fait moins lointaine, qu'elle se rapproche de nous. La sorcellerie ou la magie aujourd'hui, les « observations » extraterrestres de ces

dernières décennies, les « expériences » de parapsychologie des années 1970-80, ou les auteurs de théories cosmogoniques de nos sociétés occidentales, bref, toutes les marges savantes appartenant, peu ou prou, à la culture dans laquelle les chercheurs qui les étudient cherchent eux-mêmes à *faire science*, engendrent des positionnements épistémologiques toujours délicats, les conduisant parfois aux frontières de la dissonance cognitive.

Afin d'avancer un peu dans la réflexion sur les rapports entre les savoirs et la marginalité, et de continuer à débroussailler d'autres chemins dans l'étude des marges savantes, il me semble nécessaire de commencer par distinguer plusieurs dimensions du problème, plusieurs manières de le circonscrire, susceptibles certes de se superposer selon les cas, mais devant être séparées analytiquement.

1. Les marges savantes peuvent tout d'abord être envisagées sous l'angle des savoirs se retrouvant en marge du corpus des idées composant une norme (la norme scientifique par exemple) à une époque et en un lieu donné (la communauté scientifique par exemple). Il est ainsi possible d'étudier les marges cognitives comme autant de discours interrogeant la construction historique, indissociablement sociale, politique, et intellectuelle, des frontières, plus ou moins poreuses, circonscrivant le champ de la crédibilité savante^[3]. Savoirs hérétiques, savoirs hétérodoxes, savoirs visionnaires, savoirs monstrueux, savoirs criminels, savoirs militants, savoirs s'ignorant comme savoirs, savoirs charlatanesques, savoirs révélés, savoirs interdits, savoirs cachés, l'infinie variété des savoirs mis aux marges constitue une ressource puissante pour saisir les enjeux associés à leur production et leur partage.

2. Ces enjeux amènent assez naturellement une autre dimension de ces rapports entre savoir et marginalité, à savoir celle de l'éventuelle marginalité socio-épistémique des auteurs à l'origine de discours savants. J'entends ici par marginalité socio-épistémique le positionnement des auteurs dans l'espace virtuel de l'autorité savante^[4]. Certains individus, certains lieux, certaines publications, certains réseaux, peuvent se retrouver, volontairement ou non, à la périphérie de la parole savante légitime, ou, plus précisément, de la parole légitimée par les institutions (la science, l'école, les médias, la religion, etc.). Dans cette deuxième manière d'appréhender les marges savantes, il s'agit de penser l'autorité du discours, et, bien sûr, sa continuelle contestation.

Penser « avec » ces marges, n'équivaut pas à endosser une approche épistémologiquement relativiste. Il s'agit plutôt de prendre au sérieux les objectifs normatifs des auteurs étudiés, de tenter de comprendre que, malgré une distance parfois très grande aux normes savantes, à ce qui est à une époque donnée, et/ou aujourd'hui, considéré comme « vrai », ceux-ci possèdent, pour la plupart, une forte « volonté de vérité »^[5]. De nombreux travaux ont ainsi proposé des éclairages permettant d'appréhender toute une « tératologie du savoir »^[6], et, peut-être plus encore, toute une tératologie de savants, en s'efforçant d'éviter les nombreux écueils hérités des fondements anachroniques de l'histoire des sciences – qu'il s'agisse des figures du *précurseur*, du *fou littéraire*, du *martyr de la science*, des *erreurs fécondes*, ou du *génie universel*. Aujourd'hui, le retour aux archives, le recours à l'enquête ethnographique, ainsi que les croisements féconds avec toutes les sciences sociales, permettent de réinsérer les marges savantes dans l'étude des dynamiques qui ont fait, et font encore, que les savoirs centraux et leurs auteurs se retrouvent *hic et nunc* au cœur des normes. C'est la fréquentation des marges, la « description épaisse » de leurs pratiques, qui permet progressivement de nous défaire de la tentation permanente du jugement rétrospectif ou surplombant frisant – même involontairement – la condescendance épistémologique.

3. Enfin, une troisième façon d'envisager les rapports entre savoirs et marginalité consiste à s'interroger sur ce que les savoirs – qu'ils soient marginaux ou non – font aux marges sociales, et réciproquement. Savoirs créant, réifiant, perpétuant des rapports de domination, des stigmatisations, la neutralité axiologique des sciences a été largement battue en brèche dans de nombreux domaines depuis les années 1970. Les épistémologues féministes ont ainsi été à la pointe de la réflexion, avec leurs travaux sur l'« objectivité » ou sur les « savoirs situés »^[7], parallèlement, puis aux côtés, de plusieurs travaux d'études postcoloniales qui se sont également spécifiquement penchés sur la question des savoirs^[8]. L'enjeu est ici de réintroduire du politique et de l'engagement dans l'épistémologie, l'histoire et la sociologie des savoirs. Comprendre comment les savoirs perçus comme dominants ou avérés sont partiels, comment, sous couvert d'objectivité, ils sont profondément subjectifs, c'est donner les moyens aux marginalisés de s'en saisir, d'en modifier les contenus (pour davantage d'objectivité et, partant – c'est là un des postulats de départ – de justice sociale), pour en faire usage politiquement.

Ces mouvements intellectuels et politiques ont fait un choix clair : étudier les savoirs marginalisants ne peut se faire efficacement (c'est-à-dire avec radicalité) que depuis les marges sociales elles-mêmes. Qu'il s'agisse des femmes, des noirs.e.s, des pauvres, des homo- ou transsexuels, l'importance des expériences de vie^[9] est centrale et conditionne ce que les chercheuses/eurs voient comme faisant problème. Penser les savoirs « depuis » la marge doit donc ici se comprendre au sens strict. Les savoirs marginalisants ne sont accessibles – par leur caractère marginalisateur – qu'aux yeux des marginalisés.

Heureusement pour les jeunes hommes blancs hétérosexuels, là n'est pas le seul horizon de l'analyse critique socio-historique des marges savantes (qu'il s'agisse de savoirs/savants aux marges ou de savoirs marginalisants), et nous sommes nombreux à avoir envie de croire que l'empathie et la volonté de comprendre peut rejoindre et accompagner les perspectives ouvertes par l'expérience vécue.

Mais pourquoi étudier les marges savantes *aujourd'hui* ?

Durant les années 1970 et les décennies qui ont suivi, l'étude des marges savantes par les différents champs académiques qui les ont abordées^[10] a souvent résulté d'une volonté de déboulonner une science centrale, autoritaire et instrument de légitimation de divers rapports de domination (raciale, sexiste, médicale, environnementale, etc.). La science était alors au cœur du pouvoir et au plus fort de sa légitimité dans les représentations collectives. En étudiant la parapsychologie^[11], en faisant l'anthropologie des sorts dans le bocage^[12] ou l'ethnographie des ufologues aujourd'hui^[13], en reconstituant l'histoire de la phrénologie^[14] de la voyance et du spiritisme^[15], ou du mesmérisme^[16], les chercheuses/eurs ont fait exister des marges savantes en restituant leur logique et en refusant les jugements *a priori*. Pour la plupart, elles/ils ont souligné ainsi les analogies de nature, dans les raisonnements et les structurations sociales, entre la science *normale* de Thomas S. Kuhn et ces autres si encombrants, si dérangeants^[17]. Les marges savantes, comme d'autres marges, ont constitué alors un levier critique (salutaire à l'époque) contre une science permettant et justifiant sans vergogne le recours aux pesticides, le développement du nucléaire puis des OGM, etc.

Progressivement la situation a changé. Les rapports de domination n'ont pas disparu, et la science continue à produire des savoirs et à légitimer des actions bien éloignés des idéaux d'émancipation des Lumières (que l'on pense à l'importance toujours croissante des entreprises pharmaceutiques, ou encore à l'économicisation du politique...). Mais la crise environnementale et les débats qu'elle engendre dans l'espace public nous force, semble-t-il, à déplacer notre perspective critique. La marge n'est plus le lieu évident de la critique socio-épistémologique qu'elle était. Le GIEC, les écologues, les géo-climatologues ont accédé à une centralité intellectuelle, politique, médiatique, et les sciences du climat sont devenues porteuses d'une connaissance dont la robustesse même doit servir de levier pour une transformation profonde de notre société, de notre économie mondialisée, de notre consommation. Dans ces domaines, la centralité savante s'est faite support de la pensée et des actions critiques. Et les marges, celles des climato-sceptiques, celles des « faits alternatifs » – mais également des intégrismes religieux^[18] – des espaces d'expression conservateurs.

Que faire alors des marges savantes ? En quoi continuent-elles à nous apprendre des choses sur nos rapports à l'autorité et sur notre hiérarchisation des savoirs et des personnes ? Ici encore, il faut trier pour tenter d'y voir plus clair. Aujourd'hui, il n'est plus possible d'analyser les marges savantes sans se poser la question de leur distinction, de leurs éventuelles intersections, avec le domaine du bullshit, des "conneries" comme cela a récemment été traduit. Que nous soyons ou non effectivement entrés dans ce que certains appellent une « ère post-vérité » ou « ère post-factuelle »^[19], il n'empêche que le rapport du pouvoir à la vérité dans l'espace médiatique semble avoir rapidement changé ces dernières années^[20]. Qu'il s'agisse du **bullshit** de la Maison Blanche de l'ère Trump, ou des savantes confusions des « marchands de doutes »^[21] étudiées par l'« agnotologie »^[22], il existe un domaine du discours dans lequel la « volonté de vérité » semble avoir disparu, au profit d'une volonté de pouvoir « indifférent(e) au vrai » et pas seulement opposé à lui^[23]. Se pose alors ici la question des enjeux politiques liés à la position de marginalité savante et à son étude académique. Les marges savantes relevant du **bullshit**, lorsque nous réussissons à les identifier comme telles (par ailleurs, un acte normatif loin d'être anodin), n'ont probablement pas leur place dans l'étude des savoirs telle qu'elle a été développée jusqu'ici dans cette notice. Le discours **bullshit** n'a pas à être intégré dans des débats sur la vérité, car là n'est pas son objet. Il s'agit là d'un piège dangereux, que les créationnistes en leur temps ont déjà tendu aux épistémologues^[24].

Mais le **bullshit** n'épuise pas toutes les formes de marginalité savante, loin de là. Et aujourd'hui, de nombreux travaux envisagent la question de ces marges sous l'angle des formes et des possibilités de pratiques savantes hors – ou à la périphérie – des institutions scientifiques concentrant l'autorité épistémique (universités et institutions scientifiques, R&D des entreprises privées, Académies, grandes revues scientifiques, etc.). D'autres espaces affleurent et pullulent, ouvrant la voie à d'autres formes de pratiques ou d'organisations collectives. Que l'on pense aux mondes du DIY (Do It Yourself), des **makers**, des **hackers**, des **fablabs**, de la biologie de garage, de l'auto-soin en gynécologie, ou encore de l'extrême diversité des savoirs vernaculaires en botanique, les marges savantes sont partout et côtoient, la plupart du temps sans friction, les sciences centrales, institutionnalisées. Plus besoin désormais d'invoquer la lutte contre l'autorité de la science (que rien ne nous empêche de critiquer lorsque cela nous paraît nécessaire), les marges savantes sont désormais des sujets d'étude intéressants pour eux-mêmes. Au fil des recherches, il devient de plus en plus clair que ces marges, variées, sont des lieux où peuvent s'expérimenter des formes d'« enchevêtrements »^[25] permettant de saisir autrement la complexité du monde. Des lieux où les savoirs sont produits, mais également, et surtout, sont l'objet d'appropriations multiples dans

l'action. Des lieux nous donnant à voir une production et un partage de connaissances s'écartant d'une vision technocratique centralisée.

Pour conclure, j'aimerais souligner l'importance, lorsque l'on étudie les marges savantes – mais peut-être est-ce le cas de tous les objets d'étude des sciences sociales –, d'y engager toute sa « passion cognitive »^[26], de les aborder avec une sincérité extrême et une profonde empathie pour les personnes étudiées. Comprendre l'intérieur des mécanismes, y pénétrer profondément, sans jugement préalable, afin de restituer la rationalité de ce/ceux que notre ignorance nous fait apparaître comme monstrueux. Pour comprendre les marges, il faut y plonger. « Ceux qui n'ont pas été pris, ils ne peuvent pas en parler. »^[27]

1. Sandra Harding, *Whose Science ? Whose knowledge ? Thinking from Women's Lives*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1991.
2. Pierre Lagrange, « Pourquoi les croyances n'intéressent-elles les anthropologues qu'au-delà de deux cents kilomètres ? », *Politix* vol. 25, n° 100, 2012, p. 201-220.
3. Thomas Gieryn, *Cultural boundaries of science. Credibility on the line*, University of Chicago Press, 1999.
4. Volny Fages, *Savantes nébuleuses. L'origine du monde entre marginalité et autorité scientifique (1860-1920)*, Paris, Editions de l'EHESS, 2018.
5. Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 2009, p. 22.
6. *Idem*, p. 35.
7. Sandra Harding dénonce ainsi le caractère ethnocentrique de l'"objectivité objectivante" des épistémologues, son caractère profondément subjectif, et préconise la recherche d'une objectivité "forte", plus objective. Sandra Harding, « Rethinking Stanpoint Epistemology : What is 'Strong Objectivity' ? », in Linda Alcoff et Elizabeth Potter (eds.), *Feminist Epistemologies*, Routledge, 1993, p. 49-82. ; Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes*, Paris, Actes Sud, 2009.
8. Sandra Harding (ed.), *The Postcolonial Science and Technology Studies Reader*, Duke University Press, 2011.
9. Elisabeth Hirsch, Gary A. Olson, et Sandra Harding, « Starting from marginalized lives : a conversation with Sandra Harding », *JAC : a Journal of Composition Theory*, vol. 15, n°2, 1995, p. 193-225 ; bell hooks, *De la marge au centre. Théorie féministe*, 2017 [1984]), Paris, Cambourakis.
10. *Qu'il s'agisse des anthropologues, des historiens, des social studies of knowledge, ou des science and technology studies.*
11. Trevor J. Pinch, « Normal explanation of the paranormal : the demarcation problem and the fraud in parapsychology », *Social Studies of Science*, vol. 9, n° 3, 1979, p. 329-348.
12. Jeanne Favret-Saada, *Les mots, les morts, les sorts*, Paris, Folio, 2016.
13. Pierre Lagrange, *Une ethnographie de l'Ufologie : la question du partage entre science et croyance*, thèse de doctorat, EHESS, 2009.
14. Steve Shapin, « The politics of observation : cerebral anatomy and social interests in the Edimburgh phrenology disputes », in *On the Margins of science : the social construction of rejected knowledge*, éd. Roy Wallis, University of Keel Press, 1979, p. 139-178 ; Roger Cooter, *The cultural meaning of popular science. Phrenology and the organization of consent in nineteenth-century Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
15. Nicole Edelman, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, Paris, Albin Michel, 1995 ; Nicole Edelman, « Spiritisme et politique », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°28, 2004, p. 149-161.
16. Robert Darnton, *La fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, Perrin, 1984 ; Bruno Belhoste et Nicole Edelman (dirs.), *Mesmer et mesmérismes. Le magnétisme animal en contexte*, Montreuil, Omniscience, 2015.
17. "Harry Collins et Trevor Pinch affirmaient ainsi, tout en provocation, qu "En parapsychologie, rien ne se passe qui ne soit scientifique..."", in Michel Callon et Bruno Latour (dir.), *La Science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte, 1991, p. 297-343
18. *Que l'on pense par exemple aux créationnismes protestants, juifs, ou musulmans.*
19. Philippe Béchade, *Fake News : Post-vérités et autres écrans de fumée*, Agora, 2017
20. Voir notamment le cours de P. Boucheron au Collège de France, 17 janvier 2017, « La vérité : avant, après » : <https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/course-2017-01-17-11h00.htm>.
21. Naomi Oreskes, et Erik M. Conway, *Des marchands de doutes*, Le Pommier, 2012.
22. Robert N. Proctor, *Agnology : The Making and Unmaking of Ignorance*, Stanford University Press, 2008.
23. Harry Frankfurt, *De l'art de dire des conneries (On bullshit)*, Fayard/Mazarine, 2017.
24. Mathias Girel, « La science en procès, pièce en trois actes », dans *La Science et le Débat public*, Paris, Actes Sud/IHES, 2012, p. 143-165 ; Volny Fages et Arnaud Saint-Martin, « Jouer l'expert à la barre. L'épistémologie sociale de Steve Fuller au service de l'Intelligent Design », *Socio*, n°3, 2014, p. 137-163.
25. Anna L. Tsing, *Le champignon de la fin du monde*, La Découverte, 2017, p. 21.
26. Jacques Roux, Florian Charvolin, et Aurélie Dumain, *Passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris, Edition des archives contemporaines, 2013.
27. Jeanne Favret-Saada, *Ibid.*, p. 33.

Source URL : <http://abecedaire.enssib.fr/m/marges-savantes/notices/144>



Liens

[1] <https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/course-2017-01-17-11h00.htm>